

La loi de la rue pour des milliers d'enfants du Bénin

■ Ils survivent en portant des cageots sur les marchés de Cotonou ou en récupérant de la ferraille dans les balles de vêtements venus d'Europe. Dans la rue, il n'y a personne pour les protéger. La nuit, certains vont se réfugier au Foyer Don Bosco des Pères salésiens.

Reportage Annick Hovine
Envoyée spéciale au Bénin

Dans le brouhaha dominé par les pétarades des motos-taxis, ils se tiennent par l'épaule, parfaitement immobiles, sans ciller, les yeux rivés sur le grand écran du "Las Vegas". Pieds nus dans la poussière, les deux enfants dont il est difficile de deviner l'âge suivent, fascinés, le match de catch retransmis dans ce "maquis" (restaurant) du centre de Cotonou, qui fait aussi boîte de nuit.

Ils sont plantés à moins d'un mètre des tables alignées à même la rue où les clients attendent leurs plats devant une "Béninoise" – la Pils locale. Les deux gosses ne perdent pas une miette du spectacle qui se joue à la télé. Mais une coupure d'électricité – elles sont fréquentes ici – brise soudain la magie et renvoie les deux garçons à leur réalité: la rue. Ils s'approchent des tables pour quémander le riz et les restes de carpe grillée qui restent dans les assiettes des clients repus.

Chez "Maman Marguerite"

Combien sont-ils à survivre dans la capitale économique du Bénin, un des pays les plus pauvres du monde? Difficile à dire mais ils seraient plusieurs dizaines de milliers. Ce qui pousse ces gamins, dont certains n'ont pas 10 ans, à tenter leur chance dans les rues de Cotonou, c'est d'abord la précarité, insiste Junior Guezo, 31 ans, responsable du Foyer Don Bosco. "Maman Marguerite" – le lieu porte le nom de la mère de Don Bosco –, c'est un abri de nuit pour les enfants des rues. Les gosses viennent des villages du centre et du sud du pays, envoyés par leurs parents comme petits travailleurs pour subvenir aux besoins de toute la famille. D'autres s'y retrouvent suite à de graves problèmes familiaux. D'autres encore sont chassés de chez eux en raison d'une malformation physique.

Au Bénin, il existe une pratique courante dans la

société traditionnelle: les "enfants placés" (qu'on appelle *vidomégons* en langue fon, la plus parlée à Cotonou) dans des "bonnes familles" d'adoption où ils profitent d'une éducation en échange de menus services et petites tâches ménagères. Pour les familles rurales qui vivent dans des conditions précaires, c'est un moyen de survie d'envoyer un enfant à Cotonou ou à Porto-Novo, la capitale administrative du pays. Selon une étude menée à la demande du ministère de la Protection sociale, il y aurait 100 000 enfants placés dans les deux plus grandes villes du Bénin.

Mais la pratique a été dévoyée et les enfants sont devenus des objets d'exploitation. Les *vidomégons* sont régulièrement maltraités et battus. *"Alors ils s'enfuient et se retrouvent à la rue. La majorité sont déscolarisés: ce sont des enfants qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école. Ils sont devenus vidomégons dès qu'ils ont eu l'âge d'aller au marché pour faire les colporteurs"*, poursuit Junior.

Un talisman

Il est presque 20 heures. A la table d'"enregistrement" du Centre d'accueil et de formation "Maman Marguerite", Blaise, éducateur, consigne les noms des jeunes qui passeront la nuit ici. Ils doivent déposer argent, couteaux et autres effets personnels qu'ils récupéreront le lendemain à l'aube.

"Dans la rue, tu dois apprendre à te défendre. Il n'y a personne pour te protéger", explique Blaise. Le plus gros problème, c'est la drogue. Des feuilles de cocaïne, mélangées à d'autres produits qu'ils consomment dans les "ghettos" – les bandes d'une dizaine de membres, avec chacune son "leader", qui tiennent des parties de territoire. Les enfants sont obligés de se faire partie d'un de ces gangs pour trouver une relative sécurité. *"Ils sont en contact avec l'argent et beaucoup d'autres choses, indique Blaise. Certains enfants ne sont pas stables dans leur tête. Nous, les éducateurs, on ne dort pas la nuit pour éviter les dégâts. Ils*



son hyperagressifs. Si tu n'es pas vigilant, tu verras le sang couler."

Nicolas, 16 ans, est un des premiers à arriver ce soir au Foyer. Sous les traits du petit caïd et les biceps saillants, on devine l'enfant qu'il est resté. La journée, il travaille au grand marché Dantokpa: il porte des cageots pour les marchandes de légumes. Les nuits, ils les passent régulièrement ici. A part son âge et son activité, Nicolas ne se livre pas. Autour du cou, il porte une chaîne avec de gros maillons et une autre plus fine avec, au bout, un pendentif à deux faces: d'un côté, maman Marguerite; de l'autre, Don Bosco. *"C'est mon papa"*, dit-il en caressant le bijou de pacotille. On comprend que, pour lui, c'est un talisman.

De 19 heures à 7 heures du matin, le dortoir ouvert est accessible à tout enfant errant dans les rues. Chaque nuit, ils sont en moyenne 60 à 90 garçons à s'étendre, en sécurité, sur les nattes roulées dans les deux dortoirs, à l'étage.

Une réinsertion difficile

Au marché Dantokpa, où beaucoup de gamins travaillent, ce n'est pas toujours facile de trouver à manger. Si le foyer "Maman Marguerite" propose un lieu sûr pour dormir, il ne fournit pas le couvert à ses jeunes hôtes. C'est une stratégie assumée par les Frères

salésiens de Don Bosco. *"On ne veut pas qu'ils restent installés dans la rue. Si on leur offre un lit et qu'on leur donne du confort, ils ne seront pas incités à sortir de leur situation. Ici, ils profitent d'un dortoir. On essaie de les accrocher à une formation professionnelle: pâtisserie, savonnerie, couture... et de les réinsérer en famille, explique encore Junior. C'est un travail qu'on fait mais on n'attend pas toujours de résultats."* Le décalage est parfois trop grand entre la réalité de ces gosses et la vie familiale. Le matin, à 7 heures, l'abri de nuit ferme ses portes. *"Et la lutte continue dans la rue"*, commente Junior.

Il est midi. Tomates, piments, avocats et bananes, forment d'improbables pyramides au cœur du marché Dantokpa, les vendeuses apostrophent les clients en riant. On m'attrape soudain le bras. Un sourire large – c'est Nicolas qui nous a facilement repérés dans le labyrinthe d'étals. Il a changé de tee-shirt. Il ne porte pas son précieux pendentif. Il hausse une épaule. *"On me l'a volé ce matin."* La loi de la rue.

"Don Bosco, c'est mon papa."

NICOLAS
16 ans

Hervé veut devenir pâtissier

Maintenons notre environnement propre." La phrase se détache sur le mur de béton d'un mètre de haut qui longe la lagune. Ironique, déplacée, absurde. A l'arrière-plan, des tonnes de débris tassés en couches épaisses fument. Il faut garder la bouche fermée pour éviter d'avaler des mouchettes qui volettent par milliers. Sous le soleil de midi, implacable, une odeur d'urine prend les narines.

Le marché de la friperie de Dantokpa, dans le centre de Cotonou, est une décharge à ciel ouvert. Les autorités de la ville tentent de faire déguerpir les marchands pour réaliser le programme de viabilisation du ministère de l'Habitat et de l'Urbanisme. Certaines zones ont effectivement été dégagées. Mais ici, à Missèbo, sur les berges de la lagune, les vendeuses de jeans, d'articles pour bébés, de chemises et de draps, sont toujours bien là. Les fripes de seconde main viennent d'Europe, par balles, et sont revendues aux Béninois.

Missèbo, c'est un lieu peu recommandable, contrôlé par des bandes qui se livrent au trafic de stupéfiants et au banditisme. Le choléra, la tuberculose et le paludisme y sévissent.

Hervé habite ici depuis sept ans. Une tente de fortune faite de piquets et de bâches mal jointes – au moins, l'air passe – où sont entassés trois matelas en mousse. Sales et crevés. Des gars de sa bande viennent parfois passer la nuit avec Hervé. Il arrive que le leader lui rende visite – manière de marquer sa protection au jeune homme de 17 ans.

Hervé a atterri dans la rue après le décès de son papa, laissant sa maman seule avec quatre enfants, dans un village proche de Cotonou. Son frère aîné est parti tenter sa chance au Canada. A

10 ans, le gamin est devenu soutien de famille. Il travaille au marché pour permettre à sa sœur et à son frère d'aller à l'école.

Il s'approche d'un brasier sur le bord de la lagune et secoue les cendres rougeoyantes avec un grand bâton. *"Le feu n'est pas encore prêt"*, dit-il. Il faut attendre que la pyramide de jeans soit entièrement consumée pour récupérer les boutons. Le bronze se vend à 1 200 francs CFA par kilo (environ 1,8 €). Le cuivre rapporte davantage: 2 600 CFA (environ 3,9 €), *"mais il faut compter trois mois pour en avoir un kilo"*, ponctue l'adolescent. Les bons jours, son travail de récupérateur de ferraille sur le marché de la friperie lui rapporte 2 000 CFA (3 €), mais en moyenne, c'est plutôt 1 500 CFA (2,3 €).

Pas question de garder son argent sur soi: c'est trop risqué. Hervé confie ses sous à un banquier ambulant. Le marché fonctionne sur le système de la tontine, courant en Afrique occidentale, soit une association de personnes qui se connaissent et mettent leur épargne en commun.

Mais après sept ans sur le marché de la friperie, Hervé veut devenir pâtissier. Il est inscrit pour suivre une formation proposée par le

Foyer Don Bosco. Il a laissé passer une première chance en disparaissant deux mois au Nigéria voisin, embauché à la petite semaine pour charger et décharger des camions. Ça rapporte plus que la ferraille; c'était trop tentant. Il est obligé d'attendre que la nouvelle formation démarre.

Mais il tient à ce projet qui le fera sortir de la rue et de Missèbo. Un jour, croit-il, vendre des gâteaux le fera vivre. Il porte la main sur son cœur. *"J'aurai mon magasin. Je veux être mon propre patron."*

An. H., à Cotonou